

LE TEMPLE

NOTE

C'est encore un sermon de dédicace que celui qui termine ce volume : il a été prêché à l'inauguration du temple de Saint-Ambroix, le jeudi 27 septembre 1877.

Tandis qu'à Châteauroux nous nous trouvions en présence d'un petit groupe de protestants, disséminés au milieu d'une population toute catholique, ici nous étions en plein protestantisme méridional, dans ce département du Gard qui compte une si forte proportion de nos coreligionnaires. Aussi voyait-on accourir de la ville et des environs un nombre considérable de fidèles ; et vingt-trois pasteurs, parmi lesquels deux professeurs de théologie, vinrent prêter, pour cette solennité, leur concours sympathique à M. le pasteur Evariste Martin, dont le zèle avait puissamment concouru à l'érection du nouveau temple.

L'édifice rappelle par son architecture le style roman et présente, à l'intérieur comme à l'extérieur, ce caractère de noble simplicité qui doit distinguer notre culte. Aussi pouvons-nous le signaler comme un véritable modèle à celles de nos églises qui auraient des temples à construire.

A l'heure indiquée le conseil municipal de Saint-Ambroix,

conseil tout catholique mais qui donnait dans cette circonstance un bel exemple de largeur chrétienne, fut reçu à la porte du temple par M. le pasteur Martin, entouré de ses collègues, et le service commença au milieu d'un profond recueillement. Après la lecture de la parole de Dieu par M. le pasteur Richard d'Alais, M. Martin déposa la Bible sur la chaire et dans une allocution émue il rappela les trois temples successivement érigés dans son église : le premier, qui datait de la Réforme et qui fut démoli sous Louis XIV ; le second, construit au commencement de ce siècle, maintenant abandonné à cause de son état de vétusté, et le troisième, qui en ce jour même était consacré au Seigneur. A cette allocution succéda le sermon qu'on va lire et, l'après-midi, M. le pasteur Babut de Nîmes célébra un second service devant un auditoire aussi nombreux que celui du matin. Des chants très-bien préparés et entonnés avec entrain par toute l'assemblée contribuèrent beaucoup à la solennité de cette fête, dans laquelle nous ne devons pas oublier de mentionner l'hospitalité empressée offerte aux pasteurs et aux fidèles étrangers par l'église de Saint-Ambroix.

Quelques jours après, le 7 octobre, nous avons encore le privilège de consacrer, avec le concours de M. le pasteur Lorriaux, agent de la Société centrale, la chapelle protestante de Montargis (Loiret). Nous ne manquâmes pas d'évoquer le souvenir de Renée de France, dont le château, qui dominait la ville, avait reçu des habitants le beau nom d'Hôtel-Dieu, à cause de la charité chrétienne qu'exerçait envers les malheureux cette noble princesse, l'une des gloires de la foi réformée. Aux environs de Montargis se trouve le château de Châtillon-sur-Loing, qui rappelle une gloire protestante plus grande encore, celle de l'amiral Coligny.

LE TEMPLE

*Je n'y vis point de temple, car le Seigneur Dieu
tout-puissant et l'Agneau en sont le temple. »*

(Apocalypse, XXI, 22.)

Après les scènes effrayantes du jugement, le prophète de l'Apocalypse voit apparaître la nouvelle Jérusalem, « où toute larme sera essuyée, où il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail, où la mort ne sera plus, car ce qui était auparavant sera passé. » Cette Jérusalem est splendide : ses fondements sont de jaspe et de saphir, ses murailles sont d'or pur, ses portes sont douze perles. L'apôtre, ébloui de toutes ces magnificences, cherche le lieu de l'adoration, le siège visible de la présence de Dieu, le sanctuaire.... Il regarde et s'étonne, car il n'y a

point de temple. Et pourquoi n'y a-t-il point de temple? « Parce que le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en sont le temple. »

Dans le séjour céleste, les conditions de la vie religieuse sont changées comme les conditions de la vie elle-même. La communion avec Dieu est parfaite, ininterrompue, universelle. Dieu et l'Agneau sont dans tous les cœurs; tous les cœurs vivent et respirent en Dieu et en l'Agneau : aussi tout est prière et adoration, tout est hymne, cantique et louange, tout est temple, en un mot, et voilà pourquoi il n'y a plus de temple.

Ici-bas, au contraire, que d'obstacles à la communion de Dieu! Voici les soins vulgaires de la vie domestique et le tumulte de la vie extérieure, voici la joie et la souffrance, voici la chair et le sang, voici le péché et la corruption du cœur. Dans cette atmosphère inférieure et troublée l'âme a besoin d'un abri pour ses adorations, d'une retraite qui l'isole des choses visibles et la dérobe au contact d'un monde profane : il faut au peuple de Dieu un asile de silence et de paix où viennent expirer les bruits de la terre et où les voix d'en haut puissent se faire entendre. Tant qu'il y aura ici-bas des générations humaines, il y aura des temples, et c'est en

venant y respirer la présence de Dieu pour la transporter en quelque sorte dans toutes les sphères de notre vie, que nous nous préparerons au séjour céleste où Dieu lui-même sera la demeure et le sanctuaire de nos âmes !

C'est dans cet esprit, nos frères, que nous venons consacrer aujourd'hui ce saint édifice qui s'ouvre pour la première fois à la prédication de l'Évangile. Ce temple, vous le devez avant tout à la bonté de Dieu ; vous le devez à vos généreux et persévérants sacrifices, au concours équitable de la commune et de l'État ; vous le devez enfin, il me sera permis de le dire, au pasteur dévoué qui, résistant aux appels les plus honorables, vous a consacré vingt-huit ans de sa vie en donnant ainsi à l'église un touchant exemple de fidélité. Vous lui avez rendu en affection reconnaissante tout ce qu'il a fait pour vous ; c'est au milieu des témoignages de votre sympathie chrétienne qu'il a reçu de Dieu ses joies et ses épreuves : c'est avec vous et par vous qu'il a vu se réaliser l'un de ses rêves les plus chers, l'érection d'un temple digne de ce troupeau, digne de cette ville, digne de l'Église Réformée de France.

L'usage des sanctuaires mis à part pour le service de Dieu est constant et universel. Ces sanctuaires sont le reflet de l'idée religieuse qu'ils représentent : grandioses et de forme colossale, comme ceux de l'Assyrie ou de l'Égypte, élégants et gracieux comme ceux de la Grèce. Les rites qui s'y célèbrent sont terribles ou souriants : on va offrir sur les hauts lieux des sacrifices humains ; ou bien des processions de jeunes filles, portant des fleurs et des fruits, gravissent les collines sacrées : mais partout et toujours il y a un lieu désigné pour l'adoration collective.

La révélation est venue confirmer ce besoin de l'âme humaine. Moïse, placé à la tête du peuple d'Israël, reçoit l'ordre de construire le tabernacle. Et cependant quel peuple aurait pu se passer de sanctuaire mieux que ce peuple errant pendant quarante années dans des solitudes monotones, ce peuple au milieu duquel Dieu habite, qui reçoit directement de lui ses oracles, qui lit son nom sacré sur les cimes du désert et sur les tables de la loi, qui entend son langage grandiose dans les harmonies de la nature ou dans la voix redoutable du Sinaï ? Et toutefois le tabernacle devra le suivre dans tout le cours de son long exil ; partout devront s'étendre les cour-

tines de la tente sacrée, partout fumera l'encens, partout les ailes des chérubins se déploieront au-dessus de l'Arche Sainte, jusqu'à ce que le temple de Jérusalem, cette merveille que les rois viendront admirer, s'élève sur la colline de Sion pour répondre aux besoins d'adoration du peuple établi dans le pays de la promesse.

Qu'on ne dise pas : c'est là l'ancienne alliance, nous comprenons le culte pompeux de Jérusalem, nous trouvons naturel que les Juifs revenus de l'exil aient relevé les murs de leur temple, car le temple, c'était pour eux la patrie au sens politique comme au sens religieux. Mais Jésus n'a-t-il pas institué au bord du puits de Jacob une adoration nouvelle? N'a-t-il pas dit à la Samaritaine : « Le temps vient que vous n'adorerez plus le Père ni à Jérusalem, ni à Garizzim.... mais les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » — Mes frères, cela est vrai : mais si Jésus a dégagé l'adoration de tout ce qui pouvait la rendre locale, étroite et exclusive, il n'a point prétendu abolir l'usage des sanctuaires. Ne le voyez-vous pas fréquenter lui-même le culte israélite? Les apôtres se sont rendus au temple jusqu'à ce qu'ils en aient été chassés. En même temps les besoins nouveaux des

chrétiens donnaient naissance à des formes nouvelles : c'étaient des prières dans la chambre haute, des agapes fraternelles où l'on célébrait la Cène, des réunions pieuses dans une maison de Troas, au bord d'un fleuve, dans une école de Corinthe, ou à Rome dans la prison de Saint-Paul. Et après la période apostolique, si Minutius Félix peut dire : « Nous n'avons pas d'autels, » si Origène affirme que « le meilleur sanctuaire, c'est Christ fait homme, « ou l'âme en qui il habite, » ne voyons-nous pas s'élever de toutes parts des maisons de prière, puisque Alexandre Sévère autorise le maintien des temples chrétiens de Rome, et que le cruel Dioclétien ordonne leur destruction en même temps que celle de tous les exemplaires des Saintes-Écritures ? Aussi les basiliques, encore simples et sans ornements, du troisième et du quatrième siècle, apparaissent sur tous les points de l'empire, en attendant les chefs-d'œuvre de l'architecture romane et les merveilles de l'art gothique. Nos réformateurs réagissent contre la superstition du sanctuaire, mais n'abolissent point le sanctuaire lui-même, et les voûtes austères des temples protestants se dressent à côté des cathédrales majestueuses.

Si donc quelqu'un venait me dire : J'adore Dieu

dans la nature, et je n'ai pas besoin des murs étroits de ces enceintes où vous voulez l'enfermer, je lui répondrais : êtes-vous bien sûr de chercher Dieu dans les profondeurs du monde des étoiles ou dans le silence d'un beau jour d'été ? Vous donnez peut-être essor à vos besoins esthétiques ; mais le Dieu qui s'est révélé dans sa Parole et dans la personne de Jésus-Christ, le Dieu qu'on prie et qui répond, le Dieu de la conscience qu'on a offensé et qui pardonne, vous ne le cherchez pas dans ce temple de la nature qui peut n'être pour vous qu'un sanctuaire d'art ou de poésie : cette prétendue spiritualité n'est qu'un brillant nuage sous lequel vous dérobez votre indifférence, peut-être vos mépris pour le Dieu vivant et vrai.

Si une autre voix s'écriait : Je remplis mes devoirs d'homme et de père de famille ; absorbé par mes occupations, je me conforme au vieil adage : qui travaille prie, je n'ai pas besoin de vos temples. — Qui travaille prie, lui dirais-je, illusion et mensonge ! Il est faux que la prière s'associe nécessairement au travail ou que le travail puisse se substituer à la prière. Dieu n'a dit nulle part : qui travaille prie. C'est là une fausse monnaie mise en circulation par l'incrédulité ou par l'ignorance, ce n'est pas l'or pur

de la parole de Dieu. Eh non, vous ne priez pas en travaillant, vous qui négligez le culte où l'on prie; vous ne demandez pas à Dieu votre pain quotidien car vous l'attendez orgueilleusement de vos seuls efforts; vous ne demandez pas le pain de votre âme, car cette âme ne vous inquiète pas; vous ne vous préoccupez ni de ses besoins, ni de ses soupirs, ni de l'avenir qui l'attend. Vous pouvez dédaigner le culte où d'autres puisent leur force et leur joie; mais sachez que vous êtes en contradiction avec Jésus-Christ et que vous lui dites avec un orgueil profane : Je travaille pour l'aliment qui périt, et je dédaigne celui qui subsiste jusqu'en vie éternelle!

Mes frères, nous l'affirmons sans hésiter, le temple est nécessaire dans les conditions présentes de la vie humaine. Il est avant tout nécessaire pour éveiller et nourrir nos instincts spirituels dans un monde qui ne fait appel qu'à nos instincts terrestres. « La foi vient de l'ouïe, dit l'Écriture, et ce qu'on entend vient de la parole de Dieu. » Or, dans le monde, vous n'entendez que les voix confuses des régions inférieures : voix des affaires ou des plaisirs, murmure des conversations vaines, bruit étourdissant des rouages de l'industrie, clameurs de la poli-

tique, rire des moqueurs, assertions contradictoires et passionnées des systèmes humains ! Mais ici retentissent d'autres accents : ici la voix d'en haut, la voix de l'Evangile se fait entendre, et en l'entendant notre âme s'écrie : voilà ce qu'il me faut. Alors sont refoulés les instincts inférieurs, les frivoles pensées, les préoccupations terrestres, alors la foi naît et se développe et l'homme spirituel grandit. Vous le savez, vous qui avez recueilli dans les parvis de l'Eternel la parole qui éclaire et qui sauve : c'est cette voix d'en haut qui, de dimanche en dimanche, est venue solliciter votre âme et lui apporter le trésor de la vérité. Le posséderiez-vous, ce trésor plus précieux que tous les biens terrestres, si ce temple ne s'était pas ouvert, si cette chaire était restée muette, si, dans la course agitée de la vie, ces lieux sacrés, ces temples sacrés, ne vous avaient pas offert leur abri salulaire ?

D'ailleurs, il faut tenir compte des deux éléments de notre nature. L'alliance entre notre âme et notre corps est si étroite que nous avons besoin de circonstances extérieures pour fortifier nos sentiments et pour en aider l'essor. Les affections humaines, même les plus naturelles, ne se passent pas de stimulant : les anniversaires, les fêtes de famille semblent

nous rendre plus chers les objets de notre amour, et nous plaindriions ceux qui n'attacheraient aucun prix à ces étapes de la tendresse et du bonheur. Le cadre où s'est écoulée notre enfance, la maison où nous avons vu le jour, celle où nous avons amené pour la première fois la compagne de notre vie, la place où nous avons reçu des mains de Dieu notre premier-né ou fermé les yeux d'un être chéri, tous ces lieux n'ont-ils pas je ne sais quelle vertu pour éveiller et doubler nos tendresses ? Et vous voudriez que la maison où tout nous parle de notre Père céleste, où nous avons engagé, aux jours de notre adolescence, notre vie au service de Dieu, où nous avons porté heureux nos actions de grâce, malheureux nos espoirs brisés, vous voudriez que cette maison ne fût qu'un banal édifice dont les froides murailles ne diraient rien à nos cœurs ?

Enfin quand l'objet de notre affection ne tombe pas sous nos sens, nous avons d'autant plus besoin que des signes visibles viennent nous en rappeler la réalité. Encore ici, laissons-nous guider par nos sentiments naturels. Si l'absence aiguise douloureusement l'affection chez quelques âmes d'élite, pour combien il faudrait répéter l'antique adage : loin des yeux, loin du cœur ! Nous oublions, a dit Vinet, et

c'est là une de nos misères ; et l'on connaît cette pensée amère d'un poète :

Les morts durent bien peu, laissons-les sous la pierre.

Hélas ! en leur cercueil ils tombent en poussière

Moins vite qu'en nos cœurs !

Oui, la chair avec ses faiblesses, la vie avec ses nécessités et ses distractions, luttent contre nos regrets, et nous avons besoin de raviver notre douleur, comme une flamme vacillante, par des faits extérieurs ; une visite à la tombe de nos bien-aimés, des fleurs entretenues à la place où ils reposent, leur image soigneusement conservée... Et nous appelons cela d'un terme religieux : le culte des souvenirs, le culte des morts. — Et toi, ô mon Dieu, toi que nous aimons si peu parce que nous ne te voyons pas des yeux de la chair, toi en qui nous croyons si imparfaitement parce que ta présence est toute spirituelle, nous serions assez téméraires pour ne pas te chercher dans ce lieu qui te retrace plus vivement à nos âmes ! Tandis qu'il nous faut tant d'efforts pour aimer et pour nous souvenir, nous n'en ferions aucun pour venir au rendez-vous que tu nous offres, pour te parler et t'entendre de plus près, dans ces murs consacrés à ta gloire ?

Ah ! croyez-en, mes frères, l'expérience du passé : tous ceux qui ont eu quelque ferveur religieuse l'ont alimentée dans les sanctuaires, et David a donné une voix à un besoin immortel de notre âme lorsqu'il s'est écrié : « Le passereau a bien trouvé sa maison et l'hirondelle son nid. Tes autels, ô Eternel des armées, mon Dieu, mon Roi ! »

Nécessaire pour éveiller et nourrir la foi, le temple ne l'est pas moins pour exprimer la fraternité et la parenté religieuse. Nous nous appelons frères dans ces lieux consacrés ; et cette fraternité a devancé de dix-huit siècles celle que le progrès politique a inscrite dans nos codes et sur le fronton de nos édifices publics. Tandis qu'ailleurs, et quoi qu'on fasse, reparaissent les différences entre le riche et le pauvre, entre l'homme cultivé et l'homme ignorant, ici toutes ces diversités s'effacent ; nous ne voyons que des membres de la même humanité traversant la même épreuve qui s'appelle la vie, allant d'un berceau également fragile à une tombe également obscure, et par ce sombre passage, aux mystères de la même éternité ! Ici nous ne connaissons que des

âmes, portant en elles l'image effacée de leur Créateur, déchues en Adam mais appelées par la Rédemption qui est en Jésus-Christ à la possession de l'héritage éternel.

Mais au sein de cette grande catholicité des âmes il y a des groupes particuliers; de même que l'humanité comprend des nationalités différentes, la chrétienté renferme des églises diverses; et tout en nous unissant à tous les chrétiens, nous nous sentons en plus grande communion spirituelle avec les membres de cette Église qui est notre patrie religieuse. Et quand cette patrie s'appelle l'Église réformée de France, avec son glorieux passé, avec ses légions de martyrs, avec ses illustres docteurs, avec ces grandes figures qui, dans la classe ouvrière et la noblesse, dans les arts et dans les lettres, dans les armées et dans la magistrature, forment son livre d'or... ah! mes frères, nous éprouvons une satisfaction profonde en nous disant : voilà notre famille, voilà notre race, voilà notre peuple. Le temple est l'expression de cette patrie religieuse comme l'antique Sion était la personnification du peuple d'Israël. Et lorsque sous ces voûtes nous célébrons le même culte, nous participons aux mêmes rites, nous exprimons avec les mêmes prières et les mêmes

cantiques les soupirs de nos cœurs, — alors nous nous unissons à ce grand passé ; nous sentons que l'âme des pères revit dans l'âme des enfants, comme leur sang coule dans nos veines !

Je sais bien qu'il est de mode aujourd'hui de dire : Ce culte est trop simple et trop nu, ces formules sont plus intellectuelles que mystiques, ce génie si sérieux et si austère parle trop peut-être à l'esprit et à la conscience mais ne parle pas assez à l'imagination et au cœur, le protestantisme ne sera jamais populaire en France parce qu'il n'est pas assez en harmonie avec le caractère national... Nous écoutons sans trouble ces accusations. Nous savons que notre culte est conforme à celui de l'église primitive, à cette norme apostolique dont on ne s'écarte jamais sans péril. Nous savons qu'à un moment de notre histoire, notre conception religieuse avait gagné presque la moitié de la France et que trois siècles de persécution en ont seuls comprimé l'essor, jusqu'au moment où il plaira à Dieu de lever les obstacles et de rendre à nos principes cette force d'expansion qui leur assurera une propagation rapide et d'irrésistibles conquêtes. Nous savons que ces principes qui ont formé ailleurs des grands peuples ont créé dans notre patrie elle-même un type

d'hommes pieux et craignant Dieu, soumis aux lois mais amis de toutes les libertés, possédant les vertus civiques et les vertus privées, associant dans une étroite alliance le christianisme le plus austère aux qualités les plus brillantes de notre génie national, une forte race qui aurait pu servir de lest au vaisseau de la France à travers nos tempêtes politiques, si une persécution à outrance ne fût venue la décimer !

Cette lignée nous voulons la continuer, ce type nous voulons le reproduire, cette tradition protestante, nous voulons y rester fidèles. Nous le voulons, mais le voulons-nous avec assez d'énergie ? Nous sommes protestants selon la lettre : le sommes-nous selon l'esprit ? L'esprit huguenot, je le trouve dans la fermeté de doctrine qui distinguait notre église. Quand je lis l'Institution chrétienne de Calvin, il me semble voir des blocs de granit contre lesquels viennent se briser des vagues furieuses mais impuissantes. Quand je lis les prédications des Du Moulin, des Claude, des Drelincourt, des Saurin, je les entends parler, comme Saint-Paul, de grâce et de salut, mais aussi « de justice, de tempérance et de jugement à venir. » Aujourd'hui nous voulons des doctrines moins rigoureuses, des

affirmations moins catégoriques, des appels moins véhéments, nous demandons à être intéressés et attendris par des études psychologiques et des peintures sentimentales. — L'esprit huguenot, je le trouve dans une organisation ecclésiastique pleine de cohésion et de force. Aujourd'hui nous tendons au morcellement, à l'individualisme, nous répugnons à l'autorité et à la règle; nous nous plaçons à critiquer les hommes et les institutions parce que nous avons désappris le respect et l'obéissance. — L'esprit huguenot, je le trouve dans cette morale quelque peu puritaine, dans ces vertus austères que maintenait une forte discipline : et aujourd'hui nous courons aux mêmes plaisirs, aux mêmes péchés que le siècle, et l'esprit public comme l'esprit de famille sont faits à l'image d'une époque sans convictions comme sans caractères. — L'esprit huguenot était un esprit de sacrifice : qu'étaient les biens terrestres pour ceux qui d'un instant à l'autre pouvaient être appelés à donner leur vie ? Aujourd'hui, comme nous sommes attachés à ces richesses d'un jour ! Comme nous nous laissons envahir par les joies du foyer, par les agréments de la vie, par le goût du luxe et les frivoles soucis de la mondanité, par les préoccupations de la science, de la politique et

des intérêts terrestres ! Où sont-ils, ceux qui donnent tout au Seigneur ? Où est ce peuple « de franche volonté » prêt à tout immoler, jouissance, bien-être, repos, honneurs humains, au pied de la croix ? où sont-ils, ces jeunes gens qui s'offrent pleins d'enthousiasme pour devenir pasteurs et missionnaires, et pour marcher au premier rang de la sainte phalange ? Tandis qu'au temps où les pasteurs risquaient leur tête, ils surgissaient en foule du sein des plus hautes familles, pour gravir l'humble chaire du désert qui était souvent la première marche de l'échafaud, dans nos jours paisibles les vocations pastorales sont rares et une trentaine de troupeaux sont sans conducteurs spirituels, parce que notre ministère n'est pas une carrière lucrative et honorée des faveurs du monde !

Ah ! vous le voyez, l'antique médaille huguenote a perdu son empreinte au contact du siècle. Qui la lui rendra ? L'esprit de Dieu, sans doute, mais l'esprit de Dieu par les moyens qu'il a établis lui-même, et avant tout par ce large foyer de vie qui s'appelle le temple. C'est dans la mesure où nous viendrons y chercher non des émotions passagères mais des inspirations viriles, où nous chanterons non des lèvres mais du cœur ces vieux psaumes qui

étaient le cordial de nos pères et ces cantiques qu'un souffle de réveil religieux a fait éclore; c'est dans la mesure où nous viendrons entendre dans nos sanctuaires non la parole de l'homme mais la parole de Dieu, où nous demanderons à nos prédicateurs non de nous charmer mais de nous convertir; c'est dans la mesure où nous irons à flots pressés retremper nos âmes dans le culte de nos pères, que nous rentrerons dans le grand courant de leur piété, que nous recouvrerons avec leurs fortes croyances, leurs fortes vertus, et que nous rallumerons ce brillant flambeau qui s'appelait autrefois, qui s'appellera encore l'Église réformée de France.

Enfin, mes frères, le temple est nécessaire pour affirmer, du milieu des réalités éphémères de ce monde, l'ordre invisible et éternel.

Tout passe autour de nous et avec nous : les empires succèdent aux empires, les civilisations aux civilisations, les familles aux familles. Ce temple, lui aussi, passera : un jour il aura l'aspect des vieilles choses et la poésie attendrie des souvenirs. Mais un nouveau temple, plus beau, plus grand peut-être, s'élèvera sur ses ruines pour dire

aux générations à venir qu'il y a d'autres réalités que les réalités terrestres... Et lorsque le dernier temple tombera en poussière avec ce monde lui-même, le monde supérieur dont l'univers visible n'est que le marchepied subsistera toujours.

Esprits naïfs, nous dit avec un dédaigneux sourire la sagesse du jour, pouvez-vous en plein dix-neuvième siècle nourrir ces étranges illusions ? Ne savez-vous pas qu'après l'ère des religions, après celle des philosophies abstraites, nous sommes arrivés à l'ère des seules réalités, les réalités positives, et que l'invisible n'est plus qu'une chimère, un brouillard qui s'est dissipé au soleil de la science ?

Mes frères, ce temple est une protestation contre ces doctrines désolantes. Que fait-on dans le temple ? On prie : or la prière est la preuve même de l'invisible. Avez-vous vu dans nos sanctuaires, ou sous la voûte des grandes cathédrales ces foules prosternées « comme au souffle du Nord un peuple de roseaux ? » Vous avez remarqué peut-être quelques visages insensibles ou distraits : mais n'avez-vous pas contemplé avec un saint respect ces fronts pensifs et recueillis dans l'adoration, ces mains qui se joignent avec ferveur ; ces regards émus, ces lèvres muettes mais suppliantes ? Peuple

des âmes qui adorent et qui prient, c'est vous qui êtes la réfutation vivante du positivisme. Dites-lui que jamais il ne saura vous ravir vos saintes aspirations ; dites-lui que jamais il ne réussira à vous enfermer dans le cercle des objets visibles et périssables ; dites-lui qu'en vain il élèverait autour de l'âme humaine les murs de son système qui n'est qu'une prison, cette noble captive s'échapperait toujours, et toujours retentirait ici-bas le cri du roi prophète : « Mon âme a soif de Dieu, du Dieu fort et vivant ! » — Ce n'est pas assez, dites que cette soif a été désaltérée, dites que sous les voûtes de nos temples Dieu a répondu à vos soupirs ; dites que le monde invisible s'est attesté lui-même en faisant éclore en vous un monde nouveau de sentiments et de pensées. Dites que du jour où la réalité d'un Dieu Sauveur vous est apparue, vous avez senti votre esprit rempli de lumière, votre conscience de paix, votre cœur d'une sainte joie, votre âme d'une vie supérieure et vraiment céleste. Dites que désormais, quels que soient vos combats et vos fardeaux, vos douleurs et vos angoisses, vous pouvez tout supporter et reprendre, fortifiés et consolés, le chemin de la vie en attendant les rassasiements ineffables de l'éternité.

L'éternité, ce temple l'affirme, ce temple la démontre, car il en est l'expression et le monument. Tandis que les édifices terrestres abritent sous leurs dômes splendides ou derrière leurs colonnes les merveilles de la science, les trésors de l'art, les fastes de la gloire, le temple, cet asile des âmes, n'abrite que des réalités immortelles. « C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux. » Ce temple est une ouverture sur l'infini, ce temple est le seuil de la patrie céleste. D'ici nous découvrons la « terre des promesses, » nous en respirons les brises lointaines, nous en entendons les pures harmonies ; d'ici nous contemplons ce séjour d'en haut où toute larme sera essuyée, où le péché, la douleur et la mort ne seront plus. « C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux ! » et au-delà de ces murs, transparents au regard de notre foi, nous avons vu passer, comme le prophète, la vision de la Jérusalem éternelle, dont les fondements sont de saphir, les murailles d'or, les portes de diamant, et dans laquelle « il n'y a plus de temple ! »...

Il n'y a plus de temple ! Mes frères, il fut un jour, jour néfaste, où cette parole fut prononcée non

dans les cieux mais sur la terre, non dans un sens de bénédiction et de gloire mais dans un sens de malédiction et de mort. C'est le jour où un roi de France, égaré par le fanatisme, ordonna la démolition de tous les temples protestants sur le sol de la patrie. Ils disparurent, ces sanctuaires vénérés, depuis le temple de Charenton qui pouvait contenir cinq mille personnes, depuis le temple de Caën tout retentissant encore de l'éloquence de Du Bosc, depuis le temple de la Calade à Nîmes, jusqu'aux plus humbles maisons de prière des Cévennes, du Poitou et du Béarn. Ici même, sur le sol que nous foulons, un temple fut démoli... Alors quatre cent mille familles protestantes chassées de leur patrie allèrent porter sur les bords étrangers la fatale nouvelle; et les échos de la Suisse, de la Hollande, de l'Angleterre, de l'Allemagne et du Nouveau-Monde répétèrent la plainte sinistre des protestants : nous n'avons plus de temple ! Sublimes visions de l'Apocalypse, étaient-ce donc là les glorieuses réalités que vous promettiez pour les derniers temps?... Mais tandis que les exilés se comparaient, malgré les bienfaits de l'hospitalité la plus généreuse, aux captifs israélites déportés dans les contrées babyloniennes et suspendant leurs harpes aux saules du

rivage, tandis que l'éloquence de Saurin évoquait les douloureuses images « des chemins de Sion couverts de deuil, des sacrificateurs sanglotants et des vierges dolentes, » — ici, dans nos Cévennes, sur ce sol classique de la résistance, nos montagnards ne purent se résigner à quitter la terre natale et refusèrent de se soumettre à l'ordre impie. Pas un de vous, mes frères, qui ne compte parmi ses ancêtres quelqu'un de ces glorieux témoins de la foi. On avait démoli leurs temples, mais le besoin d'adoration était indestructible, et tout leur devint temple, les vallées profondes, les grottes cachées, les carrières de rochers, les cimes abruptes, les retraites inaccessibles; et le chant des vieux psaumes vint se mêler, à travers la solitude et la nuit, au murmure des forêts ou au fracas des torrents !....

Ces temps de douloureuse mémoire ne reviendront pas sans doute, et vos enfants recueilleront en paix ces fruits de liberté et de justice que leurs pères ont semés dans les larmes. Nous ne pouvons pas croire que sur le sol français une communion chrétienne cherche encore à anéantir une autre communion chrétienne par le fer et le feu!... Viendrait-il de quelque autre horizon un nouveau souffle de persécution et de mort? L'incrédulité renou-

vellerait-elle le crime des plus mauvais jours de nos révolutions, en proscrivant tous les cultes chrétiens!... Nous ne pouvons le croire davantage. Mais si, par impossible, nos temples devaient encore disparaître, peuple des croyants, tu te lèverais encore pour une sainte résistance, tu retournerais aux cavernes et au lit des torrents, et les Claude Brousson, les Fulcran Rey, les Antoine Court surgiraient de toutes parts pour célébrer dans les larmes ce culte en esprit et en vérité que nous célébrons aujourd'hui avec des hymnes de reconnaissance.

O mon Dieu! tu ne permettras pas ces sinistres retours! Tu nous préserveras du fanatisme d'une foi égarée comme du fanatisme de l'impiété! Tu auras pitié de la patrie française, tu la pénétreras de l'esprit chrétien, tu la formeras à la foi dans la liberté, à la liberté dans la foi, et les enfants de nos enfants pourront t'adorer en paix dans nos temples terrestres, en attendant que retentisse pour eux, mais là-haut seulement, la parole de l'apôtre-prophète : « Il n'y a plus de temple ! »

Élève-toi donc, temple saint, que le temps peut détruire mais que le crime des hommes ne détruira plus! Élève-toi comme un témoignage de la fidélité de Dieu qui relève tous nos sanctuaires sur le sol de

la patrie! Elève-toi dans ce ciel clément et pur, au pied de ces Cévennes qui comptèrent tant de martyrs! Que dans tes murs consacrés retentisse désormais, dans sa pureté et dans sa force, l'Évangile de Jésus-Christ! Que l'Esprit-Saint accompagne de son onction puissante toutes les paroles qui y seront prononcées, tous les actes de culte qui y seront célébrés!! Et que les générations successives qui se presseront dans tes parvis se retrouvent un jour dans la Jérusalem d'en haut, pour achever dans le ciel les hymnes commencés sur la terre! Amen!